

vallon, dont je peux parler puisque j'en ai été le père, et dont je peux dire que ce n'était pas hautement culturel. Il y a de tout sur cette chaîne, et c'est pour ça qu'elle est intéressante. La télévision a une notion très fautive de ce que doit être la culture. » On brûle de compléter : et nos représentants de la culture ont une notion encore plus fautive de la télévision.

Pourquoi cette méconnaissance qui tourne parfois à la répulsion viscérale ? Crainte de voir s'estomper un magistère ? Sans doute trop simpliste. Il y aurait en tous les cas là matière à une étude approfondie où il serait instructif d'établir des filiations remontant à Bossuet via Rousseau. Celui-ci dans sa *Lettre sur le spectacle* n'a-t-il

logique du spectacle. » Tiens, tiens : média — et qu'est-ce que la télévision sinon un spectacle d'abord ? — is très mal... Aucun débat sur la culture ne pourra s'instaurer tant que les maléfices de ce médium ne seront pas exorcisés. A moins que nous ne préférions, telle Marguerite Duras fascinée par les feuilletons de la 5^e chaîne, garder la boîte magique pour commettre le délicieux péché de s'y engourdir. L'onde de choc télé n'a pas fini de frapper.

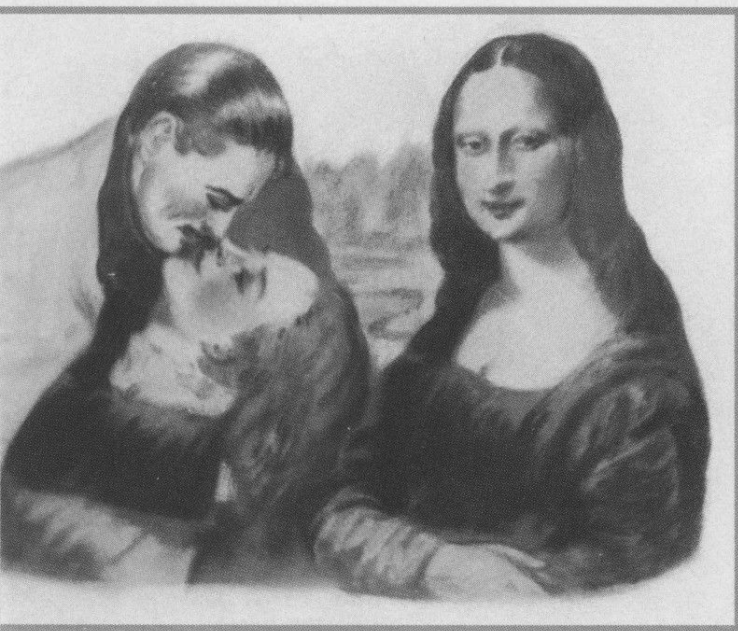
Quant au reste, savoir si la pub, le rock ou la cuisine participent de la création au même titre que la musique ou la littérature, si le travail d'un bottier vaut en noblesse celui de Shakespeare, le débat mériterait de

devenir un sujet de bac. Cela dit sans aucune ironie, parce que précisément une dissertation reste un bon exercice pour apprendre à penser. Mais qui vaut surtout par la forme de son argumentation. A des générations d'élèves on a demandé de commenter la phrase de Gide : « L'art vit de contraintes et meurt de liberté. » Remplacez le mot « art » par culture et,

mutatis mutandis, vous obtiendrez l'objet de la polémique actuelle. Craignons seulement que certains de nos intellectuels ne se retrouvent dans des anthologies futures catalogués dans le clan des frileux qui, à chaque apparition d'une nouvelle forme d'expression, ont aligné les belles tirades à faire pleurer Margot. Le cinéma, lors de la transition du muet au parlant (ce qui est significatif), a eu droit à de superbes envolées réprobatrices que l'on aura la charité de ne point citer. De même le jazz. Ou la BD qui, détail piquant, pourrait revendiquer Goethe parmi ses pères fondateurs : les premières histoires en images de Töpffer furent publiées en 1827 sur son insistance. Goethe coupable d'avoir inoculé un

terrible virus à la culture ? Cette fois on ne tient plus : impossible de ne pas renvoyer nos maîtres penseurs aux campagnes menées après guerre contre la BD. Voici un échantillon d'une prose hélas cautionnée par Sartre pour des motifs politiques : « *La génération américaine postérieure à 1930 ne sait pas lire. Elle n'a pas appris, n'apprendra pas et n'éprouve aucun besoin. Etre capable d'épeler des placards publicitaires, c'est tout ce que notre niveau de culture exige d'elle. Depuis plus d'une décennie, radio, cinéma, magazines illustrés et comics ont comblé tous ses besoins culturels et récréatifs et, pour elle, le langage imprimé est en voie de disparition [...]. Dans ce sol richement fumé de culpabilité, de peur et d'agression latente, le virus de Superman était semé. Les comic-books ont réussi à donner à chaque enfant américain un cours complet de mégalomanie paranoïaque, tel qu'aucun enfant allemand n'en a jamais suivi, une confiance totale dans la morale de la force brutale, telle qu'aucun nazi n'a jamais pu le rêver... Quand le lecteur (de bandes dessinées) entend le mot "culture", lui aussi sort son revolver.* » (article de G. Legman : *Psychopathologie des comics*, cité par Jacques Sadoul dans son essai sur la bande dessinée, J'ai Lu). Plus débile que la BD, qui à la rigueur serait tolérée comme art ultra-mineur, on a maintenant trouvé : le rock. Une musique « fangeuse », hurlant les instincts sexuels les plus primaires et... arrêtons là.

A des intellectuels, peut-on modestement demander un peu moins d'irritation hautaine et beaucoup plus de raison ? Au lieu d'avoir le toupet de reprocher à Claude Lévi-Strauss son silence sur la Nouvelle-Calédonie — l'ethnologue avait en l'occurrence eu la sagesse élémentaire d'avouer son manque de compétence —, peut-on leur demander aussi d'instruire des procès avec de vraies pièces à conviction ? Et d'affronter la réalité — fût-ce bien sûr pour s'en démarquer — avec les outils de la pensée plutôt qu'avec de sublimes plaintes mortuaires ? A l'instar d'une marque de cirage toutes les récentes mises en garde sur la culture brillent sans froter. Mais ce qui est un avantage pour les chaussures devient un inconvénient majeur avec les idées. PB



pas condamné, avec un rigorisme sans cesse renaissant depuis, le théâtre et, plus généralement, toute forme de représentation comme une dangereuse illusion corruptrice ? Le spectacle, prêchaient les théologiens puis le rousseauisme, porte l'âme à la faiblesse, par sa nature pernicieuse il contribue à l'abaissement spirituel de l'homme qui doit en être préservé. Retour au présent. On comprend Alain Finkielkraut lorsque, commentant dans *Le quotidien de Paris* le procès Barbie et la « médiatisation de l'acte judiciaire », il déclare : « *Je dois dire que l'absence de Barbie m'a paru pesante et même scandaleuse.* » Mais l'on s'interroge lorsqu'il ajoute : « *Peut-être suis-je moi-même contaminé par le voyeurisme inhérent à la*